

GOKSIN SIPAHIOLU, LE REPOS DU GUERRIER

L'incontournable fondateur de l'agence Sipa expose à la galerie Basia Embiricos*. Parmi ses photos de violence, de combats, des nus de femmes captés dans les interstices du malheur.

par Yves Simon

On oublie trop souvent que Goksin Sipahioglu, l'incontournable fondateur de l'agence Sipa, a baroudé sur toutes les latitudes, qu'il a mis sa vie en danger, a bravé les gueules de fusils, les éclats de bombes, les menaces de révolutionnaires, faiseurs de miracles qui voulaient changer le monde sans l'avis de ceux qu'ils happaient dans leurs chaos. Ses appareils photo en bandoulière, il affronta les terrains hostiles, les villes insurgées, il regarda nombre de fois la mort dans les yeux, sans sourciller, avec le seul souci de témoigner des fracassements du monde. Témoigner en tant que photographe, témoigner en tant que journaliste. «J'ai toujours pensé qu'un bon photographe devait être avant tout un journaliste. Pour moi, le vrai reporter est celui qui cherche lui-même ses sujets et rédige ses légendes.» Que ce soit en Chine, au Cambodge où «Il y avait l'opium, les filles et la guerre», à Cuba où il fut le premier à accoster en 1972, en Algérie où il a été plusieurs fois arrêté, toujours il fut un des premiers à renifler les lieux où l'Histoire allait passer et bouleverser les millions d'hommes et de femmes d'une région du monde.

Une exposition entreprise sous la houlette de Basia Embiricos dans sa galerie du quartier Saint-Paul de Paris rend hommage au courage de Goksin Sipahioglu, à son talent, à son sens de l'instant et du cadre. Photos inoubliables que nos mémoires collectives ont gardé comme un précieux trésor des éphémérides d'une planète en effervescence: l'adolescente qui brandit «Le Petit Livre rouge» devant un portrait de Mao en 1970, l'étudiant parisien de Mai 1968 qui, seul devant une rangée de CRS, envoie dans un geste de discobole

grec un pavé de rue vers les forces répressives qui l'observent derrière des boucliers de légion romaine; la belle cubaine, droite comme une image, un fusil à ses pieds dressé devant elle, un foulard sur la tête portant des escarpins: «Même pendant la crise des missiles, c'était toujours la recherche de l'élégance: hauts talons et bigoudis».

peut alors comprendre «la stratégie de l'araignée» du photographe qui tourne autour de son sujet, afin qu'apparaisse après une dizaine de clichés, celui que l'on marquera d'une croix rouge au crayon gras, une fois rentré à l'atelier. Seconde surprise: pour la première fois, sont accrochés, non des récits d'hommes et de violence, mais la chair des vivantes, paisibles, des portraits et corps de femmes nues, amantes de passage, passeuses, guides, peut-être des rebelles dans la posture alanguie du repos de la guerrière: ces belles étrangères qui se donnent à l'objectif de Goksin, dans leur beauté simple, une offrande.

La signature de cet homme venu d'Istanbul a dominé le photojournalisme pendant une trentaine d'années. Généreux, il paya des voyages à de jeunes inconnus fervents, persuadés que là où ils voulaient se rendre étaient des centres du monde qui marqueraient notre Histoire, qui offrit des objectifs aux jeunes photographes désargentés, des Nikon, des Hasselblad, organisa des rapatriements d'urgence à quelques-unes de ses pupilles en danger ou blessés, procura en toute discrétion des prothèses à une de ses photographes femmes atteintes d'un cancer du sein... Cet homme qui côtoya des horreurs, déteste le malheur de ceux qu'il choie.

Goksin Sipahioglu fut et reste un seigneur, cette race d'homme qui ne compte pas, qui ne compte rien quand ses ouailles sont en danger, alors que la planète en chaos mérite des images, une trace, ce que seuls les photographes gravent pour l'éternité dans nos inconscients gourmands. Accordons-nous à rendre hommage à un homme d'exception dont l'œuvre se retrouve dans ces millions d'images dont il fut l'auteur, l'inspirateur et l'instigateur. ■

* Galerie Basia Embiricos, 24, rue des Jardins-Saint-Paul, 75004 Paris, jusqu'à la mi-juin.



GOKSIN SIPAHIOLU
THAÏLANDE, AOÛT 1963
Bordel à Bangkok

L'intérêt de cette expo, mis à part le choix et la fulgurante instantanéité des photos saisies au millième de seconde, réside en deux innovations: l'affichage des planches contact qui ont permis «La photo», celle qui restera ancrée en nous comme un mantra visuel, culture de notre époque, notre conscience politique. On

PARIS MATCH / SEMAINE DU 3 JUIN AU 9 JUIN 2010 / N°3185

«Goksin Sipahioglu. Passions», galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul, Paris IV. Jusqu'au 14 juin.

SIPA SI PASSIONNÉ

Une exposition dévoile des photos inédites de Goksin Sipahioglu, le fondateur de la mythique agence de presse. par Clélia Bailly

A 83 ans, ce dandy aux cheveux longs, né en Turquie en 1926, est toujours une légende du photojournalisme. Lorsqu'il crée Sipa, en 1969, Goksin Sipahioglu, qui a débuté comme rédacteur sportif au «Istanbul Ekspres», a déjà une longue carrière de scoops. Ce n'est pas sans fierté qu'il évoque son tableau de chasse: que ce soit en Israël, en Tchécoslovaquie, à Cuba ou en Chine. Goksin a rapporté des images qui défient le temps. L'homme qui montait photo-graphier le front en costume-cravate, a toujours été un charmeur. Les femmes n'hésitaient pas à lui ouvrir leur porte et à se dévoiler, sensuelles, devant son objectif. Pour la première fois, ce croqueur de vie nous donne accès à la partie la plus intime de son travail. Lorsque les bombes avaient fini d'exploser, les foules de se déchaîner, il prenait le temps de capter des instants quotidiens, humains et intimistes. Le jour où il voulut retravailler une photo faite en 1964 au Nigeria d'une femme lavant son fils en pleine rue, un collègue de l'agence Magnum eut la bonne idée de s'étonner: «Mais qu'est-ce que tu fais, n'efface pas la voiture, tu ruinerais la photo!» Le temps lui a vraiment donné raison. ■

LES BONS PLANS DE 20 MINUTES

PHOTO GÖKSIN SIPAHIOLU



GÖKSIN SIPAHIOLU

Des beautés, des people, comme Brigitte Bardot à New York en 1965 (photo), mais surtout des images de guerre et de ses périples autour du monde. L'un des plus célèbres photojournalistes, le Turc Göksin Sipahioglu, fondateur de l'agence Sipa Press, dévoile des clichés inédits à la galerie Basia Embiricos à l'invitation de Jérémy Blahay et Philippe de la Croix.

★ **Gratuit. Jusqu'au 14 juin** à la galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul, 4^e. M^o Saint-Paul. www.galeriebasiambiricos.com.

RENDEZ-VOUS PUCES DU DESIGN

Chiner et rentrer chez soi avec un canapé en forme de bouche, pourquoi pas... Ce week-end, les Pucés du Design font goûter

aux promeneurs des bords de la Seine ou aux acheteurs aguerris les meubles tantôt minimalistes tantôt excentriques design des années 1950 à 1980.

★ **Gratuit. Jusqu'au 30 mai**, quai de la Loire, le long du bassin de la Villette, 19^e. M^o Laumière. www.pucesdudesign.com.

DANSE RUSSIE ÉTERNELLE

Il n'y a pas que les multiples hommages aux Ballets russes pour découvrir les danses de ce pays à l'honneur cette année. Pour sa première représentation parisienne, la compagnie Gjel de Moscou présente son spectacle *Russie éternelle*, qui nous offre un voyage au cœur des danses folkloriques russes.

★ **De 19 à 59 €**. Jusqu'à samedi au Palais des Sports, 1, place de la Porte-de-Versailles, 15^e. M^o Porte-de-Versailles. www.palaisdessports.com.

THÉÂTRE LES AMOURS TRAGIQUES DE PYRAME ET THISBÉ

Benjamin Lazar sort de l'oubli cette tragédie de Théophile de Viau, *Les Amours tragiques*

de *Pyrame et Thisbé*. La pièce baroque de l'auteur français du XVII^e siècle se rapproche de *Roméo et Juliette* : un jeune couple voit son idylle condamnée par leurs familles.

★ **De 13 à 30 €**. Jusqu'au 12 juin au théâtre de l'Athénée, 7, rue Boudreau, 9^e. M^o Opéra. www.athenee-theatre.com.

BD RENCONTRE DU 9^e ART

La galerie Aittouares expose les planches originales de onze dessinateurs. Les créations colorées et variées, aquarelles, gouache ou fusain de Philippe Druillet, Jacques de Loustal, Laurent Hirn (photo) ou Christophe Merlin se sont échappées des BD et se partagent les murs de cette galerie.

★ **Gratuit. Jusqu'au 20 juin** à la galerie Aittouares, 2, rue des Beaux-Arts, 6^e. www.aittouares.com.



LAURENT HIRN

LE JOURNAL DU DIMANCHE / 29-30 MAI 2010

PHOTOGRAPHIE



Sipahioglu/Sipa



Sipahioglu/Sipa

Pékin, septembre 1970. Paris, Mai-68, « Sous les pavés la plage ».

Göksin Sipahioglu, le talent d'un pionnier



IL A ÉTÉ un grand patron d'agence de presse. Il fut aussi et d'abord un des tout premiers photoreporters, l'un des premiers à relater l'actualité l'œil collé à un viseur. Göksin Sipahioglu a beau avoir pris sa retraite en 2005, deux ans après avoir vendu l'agence Sipa qu'il avait fondée en 1969, il n'en est pas moins resté amoureux de la photo. Les clichés qu'il a sélectionnés et qu'il présente à la galerie Basia Embiricos depuis jeudi témoignent de cette passion, mais aussi des

premiers pas de ces pionniers - Capa, Depardon, etc. - qui firent les grandes heures du photojournalisme. Né en Turquie en 1926, il couvrit la guerre du Sinaï en 1954 avant de se lancer dans une carrière free-lance qui l'amène à s'illustrer lors de la crise des missiles cubains et d'être distribué par les premières agences photo comme Dalmas, Reporters associés et Black Star. Il dévoile là une partie de ses photos, dont certaines intimes, mélange de femmes rencontrées au gré de ses pégrinations et sujets de reportages internationaux. Un bel

hommage rendu à ce grand monsieur de la photo, aujourd'hui toujours aussi digne à 84 ans.

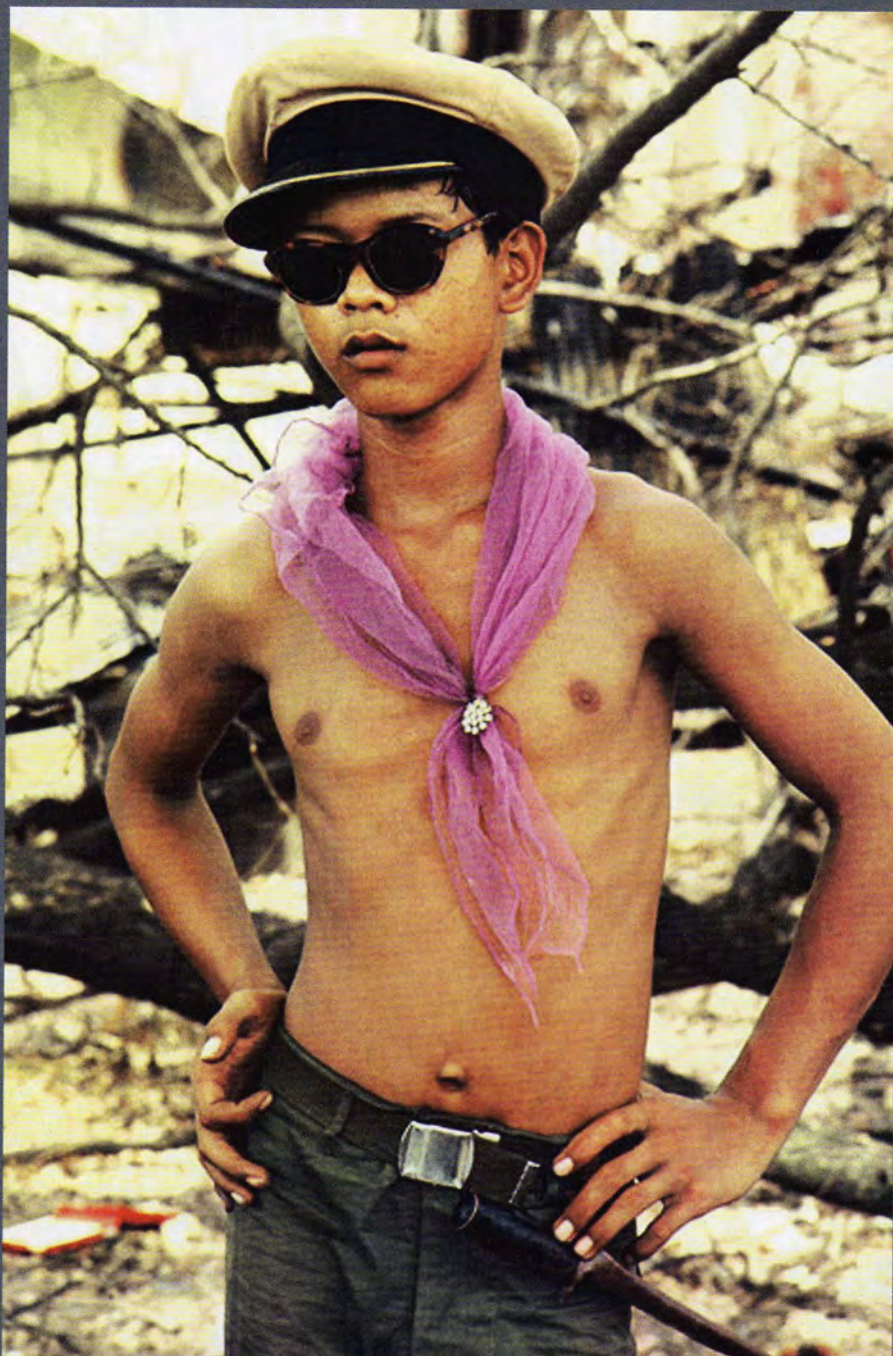
Robert Melcher

Galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul (4^e). Du mardi au samedi de 14 h à 18 h. Vente de tirages limités sur place. Et aussi : *Le Printemps géorgien au palais de Tokyo, gratuit*. Martin Parr, Martine Franck, Gueorgui Pinkhassov et sept photographes de Magnum présentent la Géorgie à travers des reportages très personnels.

Göksin Sipahioglu

GUERRE ET PAIX. Avec Capa et Depardon, Göksin Sipahioglu fut dès 1960 l'une des stars du photojournalisme. La particularité de ce reporter ? Négliger l'urgence des combats et pointer son objectif sur les femmes et les enfants qui y participent parfois. Comme le portrait de ce jeune Cambodgien (1970), qui respire une surprenante paix intérieure, ces images retracent autant l'histoire du monde que celle de ce baroudeur de 83 ans, fondateur de l'agence Sipa Press.

PARIS 4^e. Galerie Basia Embiricos, 14, rue des Jardins-Saint-Paul. 13h30-18h30 (du mar. au sam.).
Jusqu'au 14 juin. Tél. : 01 48 87 00 63. www.galeribasiaembiricos.com



EXPO événement

Göksin Sipahioglu

Les jardins secrets d'un baroudeur

Ses images ont fait la une des quotidiens internationaux jusqu'à ce qu'il décide de fonder sa propre agence, Sipa Press. Göksin Sipahioglu revient sur la période 1960-1975 de sa carrière pour exposer avec quelques scoops les images les plus rares de sa production, prises sur la marge de l'actualité et enfin rendues à l'œuvre d'un artiste.

A quatre-vingt-quatre ans, l'homme à la haute stature porte beau et remplit à lui seul un chapitre emblématique de l'histoire du photojournalisme. Originaire de l'antique Smyrne, le jeune Göksin Sipahioglu fait ses humanités au lycée français d'Istanbul avant de suivre un cycle universitaire de journalisme. Basketteur professionnel, il entre au quotidien *Istanbul Ekspres* pour y tenir la rubrique sportive et bientôt occuper le poste de rédacteur en chef. C'est en cette qua-

lité qu'il se donne la mission de couvrir le conflit du Sinaï en 1956. Pris au jeu, Sipahioglu fonde l'année suivante la *Yeni Gazette*, avant de prendre en 1960 la direction du grand quotidien *Vatan*. La photographie d'abord pratiquée comme complément de reportage deviendra une occupation à part entière, avec l'obsession du scoop. Sipahioglu sera en 1961 le premier occidental à réaliser un reportage sur la très fermée Albanie et sur le jeune régime cubain, et quatre ans plus tard, le premier journaliste turc à photographier la Chine de Mao. Correspondant à Paris du quotidien turc *Hürriyet*, il sera le seul photographe de l'Ouest à faire la relation des accords de Bratislava en août 1968, et encore le premier à photographier l'entrée de chars soviétiques dans Prague. C'est à ce moment que, las de s'aligner aux directives d'une rédaction, Göksin Sipahioglu fonde à Paris sa propre agence, Sipa Press. Il y continuera quelques années sa propre carrière de photographe avant d'endosser la carure de patron, voire d'un parrain dont se revendiquent encore les

En haut - Phnom Penh, mai 1970

Ci-dessous - Fille au bordel, Lagos, Nigeria, juillet 1964



deux générations de reporters qu'il a formées.

La part intime d'un regard universel

Homme de presse, de contacts et de décisions, Göksin Sipahioglu s'est souvent exprimé sur sa carrière de photographe d'actualité. Il est resté plus discret sur ce qu'il veut bien reconnaître aujourd'hui comme une œuvre constituée de moments intimes volés au flux d'une actualité traquée dans ses brûlures. Viennent en premier les portraits de femmes rencontrées sous toutes les latitudes, refuges placés sur le parcours d'une mort toujours présente, maintes fois perçue dans le viseur. À Cuba, c'est une beauté juchée sur talons hauts et fusil au pied, c'est en Chine l'élan d'une jeune pionnière brandissant le livre rouge et le regard éteint de cette vieille femme très digne, qu'étonne l'intérêt du photographe occidental. C'est à Paris Brigitte Bardot dans sa pleine gloire de star internationale ou une manifestante de 1968 parlant à la police le langage des

fleurs, c'est enfin, un peu partout dans le monde, le sourire de prostituées que l'objectif de Sipahioglu ne rend guère farouche.

Une première exposition montée en 2002 à la galerie Debelleye avait donné rendez-vous aux photojournalistes de Sipa et d'autres agences venus saluer l'homme et permis au grand public de découvrir un artiste dont seuls quelques rares tirages de presse avaient pu intégrer les collections privées, au gré de ventes aux enchères. L'exposition de la galerie Basia Embricos comprend une trentaine d'épreuves argentiques en noir ou en couleur signées, proposées au prix raisonnable et moyen du millier d'euros. Sur l'affiche, une photographie prise à Phnom Penh en 1970: en casquette et derrière ses lunettes noires, couteau à la ceinture, Sok Chan attend l'uniforme qui lui fera intégrer dans quelques jours l'armée cambodgienne. Il a quinze ans et porte au cou un foulard de femme, son premier trophée de guerrier.

Hervé Le Goff

Göksin Sipahioglu. Passions. Galerie Basia Embricos, Paris 4^e. Du 27 mai au 14 juin.



**DANS L'ŒIL DE
GÖKSIN SIPAHIOLU**

Fondateur de l'agence Sipa, Göksin Sipahioglu a bourlingué et promené sa longue silhouette sur tous les fronts de guerre. Il a aussi pris le temps de s'arrêter sur des visages (ci-dessus, « Cambodge, Mai 1970 »). Cette exposition résume l'œuvre d'un homme généreux, curieux de tout, avide de sensations et de savoir pour témoigner. *Göksin Sipahioglu, « L'unique », Jusqu'au 14 juin. Galerie Basia Embiricos, 14 rue des Jardins St-Paul, Paris 4^e.*



Göksin Sipahioglu

Les photographies personnelles de Göksin Sipahioglu, fondateur, dans les années 60, de l'agence Sipa Press, une référence du photojournalisme. On découvre des images de guerre et des images de femmes. Le regard d'un homme plein de générosité, avide de sensations et d'informations. Le roman de l'actualité.

GALERIE BASIA EMBIRICOS. Göksin Sipahioglu. L'unique. 14 rue des Jardins-Saint-Paul, Paris IV^e.

01 48 87 00 63. Ouvert 13h30-18h30, fermé lun, dim et jours fériés. Jusqu'au 14 juin.

« Banlieue de Pékin », septembre 1970 ©Göksin Sipahioglu, courtesy Galerie Basia Embiricos.

PALACE COSTES JUIN-JUILLET 2010
134